

André BONNERY

## SANT PERE DE RODES

### Propositions pour la datation. Interprétation de l'architecture

L'église abbatiale Sant Pere de Rodes est l'une des plus remarquables de Catalogne, tant par l'originalité de son architecture que par la beauté du site dans lequel elle s'élève. La documentation la concernant est assez abondante, cependant aucun texte ne permet de fixer la chronologie des constructions avec précision. C'est la raison pour laquelle plusieurs hypothèses ont été avancées en se basant sur l'observation de l'architecture et de la sculpture et en établissant des comparaisons avec des monuments dont la chronologie est mieux assurée (1). Cependant, même si on ne peut nier des influences évidentes, les mises en parallèle sont difficiles car, à Rodes, les techniques et les solutions retenues sont d'une grande originalité. Néanmoins les prospections archéologiques récentes ont fourni des informations qui permettent d'éliminer certaines hypothèses et de resserrer la fourchette de la chronologie (2).

Bien qu'ils ne parviennent pas à un accord précis sur des dates, les historiens, en général, situent l'édification de l'abbatiale entre la fin de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle et le milieu du XI<sup>e</sup>, c'est à dire à une époque charnière pour l'architecture en Europe occidentale. En effet, c'est à ce moment que l'on assiste à une évolution des formes et des techniques, qui aboutit à la naissance de l'art roman. Sant Pere est précisément l'un des monuments qui témoignent de ces changements. C'est ce qui fait son originalité et son intérêt.

Sans prétendre apporter une solution définitive à la question de la chronologie tellement discutée, nous voudrions reprendre quelques données historiques et en proposer une lecture nouvelle. La première est l'inscription lapidaire de la tombe de Tassi que l'on a souvent utilisée pour fixer l'origine des travaux de l'église abbatiale. Le nom de ce personnage, originaire du comté de Peralada, apparaît pour la première fois dans une donation qu'il fit en 926, conjointement avec son épouse Hisblanda (3). On apprend qu'ils avaient deux fils, Esperandieu et Hildesind ainsi qu'une fille, Levegode. L'acte de donation prévoit que si l'un des deux fils devient moine à Rodes, la jouissance des biens que le couple se réserve reviendra entièrement au monastère. L'intérêt de Tassi pour Sant Pere ira croissant puisqu'il en devint prier, sans doute après le décès de son épouse. C'est avec ce titre qu'il apparaît dans un précepte de Louis IV, dit d'Outremer, délivré le 7 juillet 944 (4). Par cet acte, il obtenait l'indépendance de son monastère placé jusque-là sous la juridiction de Saint-Etienne de Banyoles, ainsi que la reconnaissance de la pleine propriété de ses biens, avec l'immunité et la faculté, pour la communauté, d'élire librement son abbé. À cette époque Rodes possédait des domaines assez importants provenant des libéralités de Tassi, mais aussi et surtout de celles du comte Gausfred d'Empuries-Roussillon, protecteur et bienfaiteur de l'établissement durant les trente années qu'il passa à la tête de ses comtés.

En 948, Tassi, avec le titre de moine et l'abbé Acfred de Banyoles, se présentèrent à Reims devant le roi Louis IV d'Outremer, avec l'accord des comtes de la région, et des autorités ecclésiastiques (5), dans le but de confirmer et préciser le précepte de 944. Il ne restait plus

qu'à obtenir la protection du pape. Celle-ci devenait d'autant plus nécessaire qu'avec l'affaiblissement de l'autorité des rois Francs il convenait de rechercher une protection plus sûre contre les usurpations des seigneurs locaux, jaloux de l'enrichissement du monastère (6). En 951, il y eut une expédition de Catalans vers le siège romain qui apparaissait de plus en plus comme un facteur de stabilité en Europe. À la suite de ce voyage *ad limina*, les abbés de Cuxa, Ripoll et l'évêque d'Urgell, obtinrent des bulles en leur faveur (7). Il est très vraisemblable que Tassi les accompagna et obtint également un document pontifical pour son monastère. Celui-ci n'a pas laissé de trace dans la documentation, mais l'épithaphe de ce même Tassi signale clairement qu'il se rendit à Rome pour recueillir la protection du pape. Le texte fut rédigé en vers hexamétriques classiques, probablement par Hildesind qui devint le premier abbé de Rodes et fut aussi évêque d'Elne. La tombe devait se trouver sous l'*arcosolium* à droite de l'escalier descendant vers la crypte, du côté sud. C'est tout près de là, lors de travaux de fouilles à l'entrée de l'abside, que Miquel Oliva en découvrit un fragment, actuellement déposé au Musée Archéologique de Girona (8). Cette épithaphe a été lue au XVII<sup>e</sup> siècle par le voyageur J. Pujades qui la retranscrivit (9). Elle fut publiée par Pierre de Marca dans son *Marca hispanica* (10). A. Mundo a mis en doute l'authenticité de certains passages, notamment celui que nous aurons à commenter (11). La découverte du fragment lapidaire, en 1962, a mis fin aux incertitudes car il confirmait la lecture de Pujades. L'épithaphe nous apprend que Tassi est mort le 26 janvier 955. Son œuvre à Sant Pere est ainsi exposée :

*Tassi... qui, auxiliante Deo, hanc aulam in caput erexit. Sedem Romanam adivit et decretum accepit. Francorum regem petiit et preceptum adjunxit.* »

Le terme *aula*, dans son acception classique, désigne la cour d'une maison (el pati), l'atrium et, avec une signification plus large, la cour d'un prince puis, par extension, sa puissance. Si l'on parle de *l'aula Constantiniana*, pour désigner la grande basilique du palais de l'empereur à Trèves, c'est dans le sens dérivé : le siège de sa cour et de son pouvoir. Par contre on ne désigne jamais une église, à l'époque paléochrétienne, par le terme *aula*. Le glissement de signification n'intervient que beaucoup plus tard. Pour constater cette évolution, il convient de consulter l'excellent *Lexicon latinitatis medii aevi* (12) ou le *Mediae latinitatis lexicon minus* (13). À partir du haut Moyen Âge, *aula ecclesiae* désigne incontestablement la nef d'une église, voire l'église en son entier. C'est ainsi que, pour prendre deux exemples catalans, le moine Garsias, auteur d'une longue lettre à Oliba, abbé et évêque de Vic, à l'occasion de l'anniversaire de la consécration de l'abbatiale Saint-Michel-de-Cuxa vers 1040, écrit, à propos de l'incendie qui avait ravagé le monastère avant la restauration et les constructions entreprises par l'abbé Oliba : « *Vigilia apparitionis Christi, calamitas ignis extra ecclesiae aulam, locum omnem liquefecit* » (14). Vers la même époque, un poème hexamétrique de l'abbé Oliba, dédié à l'abbatiale de Ripoll qu'il avait reconstruite et consacrée en 1032, décrit son action en ces termes : « *Presul Oliva, sacram struxit hic funditus aulam* » (15). Dans les deux cas, il est question de l'église de chacun des monastères.

Sur cette base, on a cru pouvoir traduire le vers, *hanc aulam in caput erexit*, de la manière suivante : « il a érigé cette église jusqu'à son sommet (*caput*) », ou bien « il a érigé le chevet (*caput*) de l'église ». La première traduction est grammaticalement correcte, par contre, la seconde est fautive car « *in* » indique le mouvement (vers, jusqu'à). Si l'auteur

de l'hexamètre avait voulu dire que Tassi construisit le chevet, il aurait écrit : *hujus aulae caput erexit.* »

Personne ne croit, actuellement, que Tassi a pu construire la totalité de l'église que nous admirons à Rodes car, archéologiquement parlant, elle ne correspond pas à ce que l'on sait des édifices de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle. A. Pladevall en vint même à se demander si l'*aula* de Tassi n'était pas un monument différent de l'église actuelle (16) et A. Mundo s'est posé également cette question (17). Par contre, des historiens s'interrogent toujours pour comprendre la raison de « l'assimilation de l'*aula* de Tassi avec le chevet actuel » (18). Cette interrogation est, en grande partie due, croyons nous, à une traduction erronée. En fait, « *hanc aulam in caput erexit* » doit être compris comme une synecdoque, c'est-à-dire une figure de style, tout à fait normale dans un texte versifié. L'auteur a pris la partie, « *aula* », pour signifier le tout, « *monasterium* ». Le terme *aulam* convenait sans doute mieux pour la versification que ceux de *monasterium* ou de *domum* qui, du point de vue du sens, auraient été moins ambigus. La traduction qui nous paraît la seule convenable est donc la suivante : « Tassi... a porté à son sommet (*in caput erexit*), ce monastère (*hanc aulam*) » (19). Elle tient compte, tout à la fois, de la structure grammaticale du texte et de la réalité historique et archéologique de l'œuvre à laquelle il est fait allusion. On ne peut, en aucun cas, conclure de ce vers, que Tassi ait construit quoi que ce soit à Rodes, par contre il a œuvré pour faire, d'une modeste *cella*, un monastère riche, doté de l'immunité, indépendant, pouvant élire son abbé. Par ses démarches, il a obtenu la protection de la papauté et du roi. « *Sedem romanam adivit et decretum accepit. Francorum regem petiit et preceptum adjunxit.* » C'est en faisant allusion à cela seulement que l'épithaphe lui rend hommage.

Il convient de noter que, si dans l'inscription hexamétrique attribuée à Oliba, apposée sans doute dans la nouvelle église de Ripoll (voir ci-dessus), le terme *aula* désigne incontestablement, une première fois, l'église et non pas le monastère, dans le passage qui suit, *Quintus, in hac aula, Guidisclus perfuit abbas*, il est clair que Guidisclus est mentionné comme abbé de ce monastère (20). Cette inscription fut rédigée vers 1032, en tous cas bien avant l'épithaphe de Tassi. Il est très vraisemblable qu'Oliba a lu celle-ci lorsqu'il vint, en tant qu'évêque de Vic, participer à la consécration de la nouvelle église de Rodes en 1022 (21). Il est possible qu'il se soit inspiré de cette lecture pour employer, lui aussi, le mot *aula* comme une figure de style. En tous cas si ce terme est assez souvent synonyme d'*ecclesia*, il n'y a pas, à notre connaissance, d'exemples de son utilisation pour désigner un monastère, autres que les deux que nous signalons. On a, en tous cas, la preuve qu'Oliba l'a employé à Ripoll dans le sens que nous lui donnons à Rodes.

Les dimensions modestes de l'église de la *cella* de Sant Pere (voir le plan) dont Tassi s'employa à faire un monastère important et indépendant, ne doivent pas nous étonner. En effet, la première église Saint-Michel du monastère de Cuxa, construite après 900, était de dimensions extrêmement réduites, selon le bienfaiteur du monastère, le comte Seniofred qui décida de la reconstruire : « *est parvula, inquit, non dicam ecclesiam, sed oratorium* » (22). Cette primitive église devait se situer à l'emplacement du sanctuaire de l'abbatiale actuelle (23). La nef, dont les fondations ont été retrouvées, mesurait extérieurement 9,70 m de longueur pour une largeur de 5,50 m. Elle servit pourtant, jusqu'en 956, de lieu de réunion liturgique pour l'importante communauté monastique de Cuxa qui comptait alors



une cinquantaine de religieux (24). Il n'y a pas lieu de croire que la communauté de Rodes était plus considérable que celle de Cuxa, au temps de Tassi. L'église qui était à sa disposition devait avoir des dimensions comparables à celle du monastère du Conflent. Nous observerons cependant que la communauté monastique de Cuxa disposait alors de deux petites églises : Saint Germain et Saint-Michel. Il en allait peut-être de même à Rodes, mais ce second lieu de culte, s'il existait, reste à découvrir.

Si Tassi n'est pour rien dans la construction de l'église actuelle de Rodes, ni en ce qui concerne le chevet, ni pour le transept et la nef, la paternité de cet édifice, par contre, peut être attribuée à son fils Hildesind qui devint abbé, au plus tôt en 944, date du précepte royal qui sanctionna l'indépendance de l'abbaye et la libre élection de son supérieur (25). Il est mentionné en tous cas comme tel en 948 dans le précepte de Louis IV (26). Un certain nombre d'événements semblent précéder ou accompagner ce projet. En 953, il se rendit à Laon et obtint du nouveau roi, Lothaire, un précepte confirmant toutes les donations faites à Sant Pere (27). En 974, le comte Gausfred et son fils Sunyer, évêque d'Elne, firent une très importante donation au monastère, augmentant considérablement ses revenus (28). Pour garantir la pérennité de ce don, Hildesind se rendit à Rome, trois mois après la donation, en avril 974. Il obtint une bulle de Benoît VI dans laquelle sont énumérées les possessions de l'abbaye. Outre un territoire considérable autour de Sant Pere, dans les comtés de Peralada et Empuries, elle possédait aussi des domaines dans les comtés de Roussillon, Girona, Osona, Pallars, Cerdagne, Vallès (29). Cette bulle est confirmée par une autre, du nouveau pape Benoît VII, accordée à Hildesind à la suite d'un voyage qu'il effectua en 979, *ad limina* (30). Mais le véritable but de ce déplacement résidait dans le fait que l'abbé de Rodes, signalé comme évêque d'Elne à cette date, demanda et obtint un privilège exceptionnel par lequel Benoît VII accordait, à tous ceux qui se rendraient à Rodes, les mêmes indulgences que s'ils effectuaient un pèlerinage auprès de la tombe de l'apôtre Pierre, au Vatican (31). Sant Pere de Rodes était désormais confirmé comme lieu de pèlerinage.

En 982, Hildesind effectua un voyage en Auvergne et obtint du roi Lothaire un nouveau précepte en faveur de son abbaye (32). L'obstination d'Hildesind à enrichir son monastère, au point d'en faire l'un des plus puissants de Catalogne, et à solliciter protections et privilèges, n'a d'égale que celle de son père Tassi. Mais avec le fils, l'ambition n'est plus la même : il ne s'agissait pas de donner une notoriété matérielle et spirituelle à une simple *cella*, afin de l'élever au rang d'abbaye indépendante. L'objectif poursuivi était d'en faire un centre de pèlerinage prestigieux par les privilèges spirituels qui lui étaient attachés, et de la doter pour cela de tous les moyens matériels indispensables. C'est autour de 980, croyons-nous, que fut conçu et lancé par Hildesind le chantier de l'église nouvelle. Le statut de l'abbé de Rodes, désormais évêque d'Elne, n'est sans doute pas étranger à la réalisation de cette œuvre ambitieuse.

Nous ne reviendrons pas sur la description de l'église qui a été fort bien faite par les historiens et les archéologues qui se sont attachés à son étude. Il est évident pour tous que les travaux ont débuté par l'abside pour se terminer avec le voûtement de la nef. Par bien des aspects : technique de construction, forme des ouvertures, ce monument peut être comparé aux édifices « préromans » de la région. Cela a été abondamment souligné. Cependant, cette église présente aussi des caractéristiques très différentes de l'architecture

des abbatiales voisines, contemporaines, Saint-Michel de Cuxa, Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-André de Sorède, Sant Quirze de Colera (33). Le plan adopté manifeste la volonté, non seulement de loger les moines pour les offices, mais d'adapter le monument au culte des reliques.

## La crypte et le presbyterium

L'aménagement, sur deux plans, de la grande abside de forme semi ellipsoïdale, constitue l'un des éléments les plus originaux de Sant Pere. La description des lieux étant connue, nous nous en tiendrons à l'interprétation de cette architecture singulière. L'établissement d'une crypte sous le sanctuaire était logique, dans la mesure où le terrain sur lequel l'abbatiale a été édifiée, présentait une forte déclivité vers l'est. Afin d'obtenir un plan horizontal pour la nouvelle église, beaucoup plus longue que l'ancienne, il convenait, soit de remblayer à l'est, soit de prévoir une crypte. On opta pour la seconde solution, non pas dans un but pratique, mais à des fins liturgiques.

Bien que le dispositif primitif d'accès à la crypte ait été remanié, on peut se faire une idée assez juste de l'agencement des lieux. En effet, les fouilles archéologiques ont montré, au sud de l'arc triomphal de l'abside, des traces de l'accès originel : un escalier descendant jusqu'à un palier à partir duquel on pouvait se diriger, à gauche vers l'entrée de la crypte ou bien, tout droit, remonter vers le couloir latéral. Au niveau du palier, ouvrait, à droite, un arcosolium qui a dû servir de sépulture pour la dépouille de Tassi, comme on l'a vu. Un dispositif identique devait exister au nord de l'arc triomphal. L'arcosolium qui se trouvait de ce côté a pu recevoir la tombe d'Hildesind (34).

La crypte proprement dite comporte un étroit couloir voûté qui, partant de chacune des entrées, aboutit à une absidiole empattée dans le mur de l'abside, précédée d'une courte travée. De puissants piliers qui portent le mur d'élévation de l'abside, séparent ce couloir d'un espace couvert par une voûte, au-dessus duquel se trouve le plancher du sanctuaire. À l'ouest cet espace est limité par un mur incurvé, en *opus incertum*, contre lequel s'appuie une courte colonne qui reçoit la retombée de la voûte, de ce côté. Ce mur a été identifié comme étant, peut-être, celui de l'abside de la petite église primitive dont la nef unique se situait à l'ouest, sous le transept de l'église actuelle (35). La conservation de cette abside n'est pas fortuite car elle ne s'imposait pas, mais elle correspond au contraire à une planification délibérée de l'espace. Le monastère possédait en effet une relique de saint Pierre (36). Même si l'on ne peut accorder aucun crédit à la légende expliquant comment elle était parvenue à Rodes, en bateau, depuis Rome (37), du moins cette fable a été élaborée à partir de la conviction que l'abbaye était en possession d'une relique de l'apôtre. Quand est-elle arrivée au monastère ? Peut-être à la suite de l'un des nombreux voyages romains de Tassi ou de son fils. Il est en tous cas évident qu'elle était là lorsque Hildesind obtint le privilège du pèlerinage avec les mêmes faveurs spirituelles que celles réservées aux dévotions auprès de la tombe du prince des apôtres, à Rome. Il est probable que la relique de Pierre a été déposée dans la vieille abside, exactement sous l'autel majeur placé dans le sanctuaire de l'abbatiale (38). Cette disposition des reliques est sans doute à l'origine de la légende de la grotte où elles furent cachées (39). La crypte de Rodes reprend une disposition comparable à celle qui fut aménagée dans la basilique vaticane par le pape Grégoire-le-Grand à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, pour permettre aux pèlerins d'accéder à la tombe



de Pierre. À Rome, à l'intérieur de l'abside de la basilique constantinienne, on avait bâti une plateforme élevée qui recouvrait le mausolée de Pierre, en disposant l'autel de telle manière qu'il surplombe la tombe de l'apôtre. Un couloir à double entrée, partant du transept et passant sous la plateforme, longeait les murs de l'abside jusqu'à son extrémité occidentale. À partir de là, un autre couloir rectiligne, dans l'axe de l'abside, formait un *additus* qui permettait d'approcher le mausolée édifié par Constantin pour protéger la sépulture de Pierre (40). Le cheminement des pèlerins vers la relique de l'apôtre était certainement analogue à Sant Pere de Rodes. Après avoir pénétré dans la crypte par l'une des entrées latérales, on pouvait longer le couloir conduisant vers l'absidiole orientale et revenir ensuite vers l'abside de la primitive église dans laquelle se trouvait la relique. (*Voir le plan*). Il est inutile, croyons nous, d'aller rechercher dans le monde carolingien, l'exemple de l'aménagement de la crypte de Rodes, même s'il est vrai qu'aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles on voit apparaître, sous les sanctuaires, des cryptes de plus en plus complexes destinées à la vénération des reliques (41). Cette « mode » liturgique a pour origine l'initiative du pape Grégoire-le-Grand. Les cryptes carolingiennes sont trop éloignées de la typologie de celle de Rodes pour que l'on puisse croire à une influence architecturale directe. Par contre, il est tout à fait logique qu'Hildegard se soit inspiré de ce qu'il avait vu au Vatican pour reproduire, *mutatis mutandis*, le lieu de la vénération de Pierre, dans l'abbaye ampurdanaise placée sous son patronage. Certes la reproduction n'est pas à l'identique, il ne pouvait en être autrement, mais elle reste beaucoup plus proche du modèle romain que de celui de n'importe quelle autre crypte carolingienne.

L'une des légendes qui fait état de l'arrivée miraculeuse des restes de saint Pierre à Rodes, précise qu'un fragment de la croix du Christ fut apporté en même temps, de la même manière miraculeuse (42). On ne peut évidemment accorder aucun crédit à cette fable, mais on peut considérer qu'il s'agit, comme pour la relique de l'apôtre, d'une tentative de justification de la vénération du bois de la croix en ces lieux, depuis une époque reculée. En effet, on célébrait à Rodes un grand jubilé pourvu de privilèges apostoliques, lorsque la fête de la Sainte-Croix de mai tombait un vendredi, en vertu d'un indult accordé par le pape Urbain II en 1088 (43). Par conséquent, depuis cette date au moins, et peut-être bien avant, on était persuadé qu'il y avait à Rodes une relique de la vraie croix (44). Il est possible que l'absidiole orientale de la crypte, qui fait face à la vieille abside « reliquaire » occidentale, ait été le lieu de la vénération du bois de la croix. Dans la crypte de l'abbaye de Gellone, aménagée sous le sanctuaire de l'abbatiale romane, on trouvait, rassemblés en un même lieu : les bases de l'église construite par le bienheureux Guilhem, son sarcophage et la staurothèque contenant un fragment du saint bois offert par Charlemagne à son cousin le comte Guilhem (45). Trois « reliques », comme à Sant Pere de Rodes où la crypte renfermait : les vestiges d'une ancienne église, vraisemblablement un fragment de la croix, enfin les restes de l'apôtre, patron de l'église. Rodes a-t-il influencé Gellone dans la disposition liturgique de la crypte ?

Au-dessus de cet ensemble culturel, se trouve le sanctuaire de l'abbatiale, surélevé de quelques degrés par rapport au transept. Il est entouré par deux étroits couloirs qui, partant du transept, dans le prolongement des nefs latérales, aboutissent à une absidiole orientale précédée d'une courte nef ouvrant sur le sanctuaire, à l'aplomb de l'absidiole de la crypte et de sa petite nef. Les travaux récents effectués dans l'église ont tenté de restituer l'état

primitif de cet ensemble. Le couloir prenait jour sur le sanctuaire par deux fenêtres. L'autel majeur détruit, dont on a retrouvé des morceaux lors des fouilles, se situait sur la plateforme du sanctuaire, à peu près au-dessus de l'abside de la *cella* fondée sur le roc. Les historiens ont insisté sur le caractère insolite du dispositif architectural de la grande abside. Ils ont observé, en particulier, que le couloir entourant le sanctuaire ne saurait être confondu avec un déambulatoire, même s'il peut y faire songer (46). Cette typologie dont on ne connaît pas de précédent en Catalogne, n'aura pas non plus de suite. Autre curiosité : on sait depuis peu que la galerie surmontant le pseudo déambulatoire a été établie tardivement, sans doute à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, pour faire communiquer l'étage du monastère situé au sud de l'abbatiale, avec la nouvelle chapelle Saint-Michel érigée sur l'absidiole nord (47). L'éclairage du sanctuaire se faisait donc auparavant, directement, par les trois baies qui prennent maintenant le jour sur le déambulatoire supérieur, lequel est éclairé par l'ouverture orientale prévue au moment de sa construction. Avant cette transformation, l'abside de Sant Pere avait donc l'aspect extérieur du chevet des basiliques circiformes romaines entourées par un couloir de circulation ou déambulatoire, dans le prolongement des nefs latérales (48). Mais il ne s'agit là que d'une comparaison de forme qui n'implique pas une similitude de fonction. Dans les basiliques funéraires romaines, qui étaient des *coemeteria subtegulata*, le couloir servait de lieu de sépulture, comme les nefs, alors qu'à Rodes il n'avait pas cet usage. Nous pensons qu'à Sant Pere, l'organisation architecturale au niveau du sanctuaire, a été déterminée par celle de la crypte. Par conséquent, le couloir qui contourne le sanctuaire s'explique structurellement parce qu'il a son équivalent en sous-sol. Architecturalement, il se justifie en outre parce qu'il a pour fonction de stabiliser le mur de l'abside en agissant comme un contrefort qui contribue à la poussée du poids de la couverture du sanctuaire par l'intermédiaire de la voûte annulaire. Compte-tenu de la hauteur de l'abside, cette fonction de contrefort a paru utile aux constructeurs, sinon indispensable. Quel a été l'usage liturgique de ce couloir enveloppant ? Lieu de stationnement ou de circulation vers l'absidiole axiale ? La question reste ouverte (49).

## Chronologie de la nef

Comme celle du chevet, la date d'édification de la nef a été longuement discutée (50). Cependant, on s'accorde de plus en plus pour reconnaître que l'ensemble du périmètre, pratiquement jusqu'à la naissance de la voûte, ainsi que le transept, ont été édifiés à la fin du X<sup>e</sup> siècle. Cette opinion est confortée par l'examen des techniques de construction qui ne diffèrent guère de celles des autres églises de cette époque, notamment les grandes abbayes roussillonnaises, Saint-Michel-de-Cuxa, Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-André-de-Sorède, ainsi que la partie préromane de Sant Quirze de Colera. Le problème réside dans la datation des supports et de la couverture de la nef. Pour M. Durliat, le berceau central en blocage, supporté par des arcs doubleaux appareillés, contribué à la naissance de la voûte par les berceaux en quart de cercle des bas-côtés, ainsi que la division en travées, constituent un apport de l'art roman, en rupture avec les pratiques locales, en usage au X<sup>e</sup> siècle. Il pense donc que le couvrement ne saurait être antérieur à 1035 (51). Auparavant, L. Zahn, après une étude très précise du monument, estimait que l'édifice, nef comprise, avec sa couverture, devait être terminé à la fin du premier quart du XI<sup>e</sup> siècle

(52). Pour sa part, J. Badia i Homs dont le grand mérite réside dans le souci d'étayer l'étude architecturale du monument par le recours à une documentation historique rigoureuse, pense que la nef était globalement terminée à la mort de l'abbé Hildesind en 991 ou très peu après. Sa consécration aurait été retardée jusqu'en 1022 en raison des difficultés économiques. Il conclut donc que l'abbatiale de Rodes est bien représentative de l'architecture préromane de la région (53).

Pour apprécier la date de l'achèvement de l'église, on doit prendre en considération la structure très originale des supports de la nef ainsi que la sculpture des chapiteaux et tailloirs. A Rodes, l'architecte a dressé deux rangées de quatre piles massives constituées de pierres de grande taille, de part et d'autre de la nef centrale. Elles comportent un haut piédestal offrant des saillies sur lesquelles s'élèvent des colonnes jumelles qui portent les grandes arcades, tandis que deux colonnes superposées, non engagées, supportent les doubleaux du vaisseau central, sauf pour les piles occidentales. Toutes les colonnes sont pourvues de chapiteaux et de tailloirs richement sculptés qui sont de deux types :

- Les uns, dérivés du corinthien, portent deux couronnes de feuillages sur la partie inférieure de la corbeille ; dans la partie supérieure, d'autres feuillages sont issus de calices alternant avec des hélices autour d'une rosace ou d'un bouton floral. Toutes ces œuvres, de grande qualité, apparaissent dans la lignée des recherches sur le chapiteau corinthien qui n'ont jamais cessé depuis l'Antiquité et qui se poursuivirent avec bonheur au X<sup>e</sup> siècle, dans le domaine hispanique, en Catalogne notamment, et dans le Midi de la France (55).

- Il existe une autre série de chapiteaux bien différents, tant en ce qui concerne l'épannelage que la sculpture. Ce sont des pièces cubiques couvertes d'un décor serré d'entrelacs s'épanouissant en motifs végétaux. L'origine du thème de l'entrelacs, dans l'Occident médiéval, est à rechercher dans le monde carolingien, notamment sur les plaques de chancels. Le passage sur les chapiteaux, avec tendance à la végétalisation, a été suivi par J. C. Fau à travers une série d'œuvres sculptées repérées dans le Sud-ouest de la France et le Massif-Central (56). Ses travaux ont été déterminants en ce qui concerne la datation proposée par M. Durliat pour le voûtement de l'abbatiale de Rodes (57). La chronologie qu'il propose est intéressante, mais établie de manière un peu trop systématique, car plusieurs œuvres de référence sont mal datées (58). Il ne tient pas compte non plus du fait que les stucs, très utilisés dans les monuments carolingiens ont pu fournir des modèles de décor pour les chapiteaux. (59). Même si l'on ne trouve pas dans le Sud-ouest de chapiteaux cubiques à entrelacs, incontestablement plus anciens, on observera qu'ils sont très nombreux dans une large région qui va du Puy en Velay, jusqu'aux plaines du Languedoc, en passant par l'Aveyron, à partir de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle (60).

Le thème architectural de la colonne ou de la double colonne posée sur un haut piédestal est un héritage de l'Antiquité classique. Son exploitation, à Rodes pourrait être la conséquence de l'imitation directe de monuments romains, mais il n'est pas à exclure qu'elle ait été facilitée par son utilisation plus tardive dans des églises qui auraient alors servi plus naturellement de modèle au maître d'œuvre de Sant Pere. L'oratoire carolingien (début du IX<sup>e</sup> siècle) de Germigny-des-Prés (61) fournit un exemple de l'emploi de colonnes sur support. L'art roman, dans le Massif Central l'a largement exploité, dans la cathédrale du Puy en Velay notamment ou dans l'abbatiale de Nant dont l'alignement des



supports, flanqués de colonnes simples ou doubles, posées sur des ressauts élevés, évoque irrésistiblement la perspective de la nef de Sant Pere de Rodes (62). L'évocation est d'autant plus saisissante que, dans ces deux monuments, les colonnes sont souvent surmontées de chapiteaux à entrelacs cubiques. Il a pu exister une source d'inspiration carolingienne commune entre tous ces monuments. Cela ne saurait surprendre quand on sait les relations que les comtés catalans entretenaient, dès le X<sup>e</sup> siècle, avec l'Auvergne (63) A Rodes, l'impression de l'imitation de l'Antique est renforcée par la superposition des colonnes appuyées contre les piles. On connaît un seul exemple de cette disposition à l'intérieur d'un monument chrétien préroman, dans la crypte carolingienne de Saint-Laurent de Grenoble (64). Pour l'époque romane, nous en avons trouvé un seul également, dans la petite église de La-Garde-Guérin en Lozère. Par contre ce thème architectural n'est pas exceptionnel au chevet des églises romanes. C'est ainsi qu'on peut l'observer à Sant Sernin de Toulouse.

Autour de l'an mille, un foyer de création artistique remarquable a fonctionné à Sant Pere de Rodes. Il a intégré des traditions locales dans la manière de construire, tout en s'inspirant de l'Antiquité romaine. Il a bénéficié aussi d'apports du monde hispanique et carolingien qui avaient revisité, chacun à leur manière, l'héritage antique. L'œuvre des sculpteurs de Rodes ne peut être isolée de celle des artistes roussillonnais qui travaillaient à la même époque. On a pu, au contraire, établir d'évidents rapprochements entre ces foyers artistiques très proches géographiquement. Si on ne possédait une date irréfutable pour le linteau de Saint-Génis (1019-1020), qui aurait pu affirmer que la sculpture avait atteint un tel degré de perfection à une date aussi ancienne ? Il n'y a aucune raison de croire que l'œuvre des sculpteurs de Sant Pere, travaillant sur un chantier plus prestigieux que celui de la petite abbaye roussillonnaise, est postérieure à cette date

Hildesind avait prévu, d'emblée, le plan et la destination de son église : l'archéologie le prouve. Il avait réuni les moyens matériels nécessaires pour aboutir dans son projet. Les tâtonnements que l'on peut observer dans la réalisation de l'œuvre : inégalité de la hauteur des voûtes des bas-côtés, pilastres muraux destinés à recevoir la retombée des doubleaux de ces mêmes voûtes, commencés et non terminés, piles occidentales de la grande nef simplifiées, sans ressaut et colonnes superposées, tout cela n'est pas signe d'un retard apporté dans la réalisation de l'œuvre, mais plutôt de l'empressement à la finir rapidement, peut-être pour des raisons politiques ou financières (65). On peut y voir aussi la preuve que les maîtres d'œuvre travaillaient avec une certaine liberté. L'insertion incongrue et quelque peu désinvolte de chapiteaux sculptés posés sur de très courtes colonnes, dans le haut des pilastres occidentaux, ainsi que sur ceux qui reçoivent la retombée des arcs formerets dans la travée orientale, est un autre indice de cette hâte. Il semble que ces pilastres étaient terminés lorsque le maître d'œuvre a procédé à cette insertion, dans le but, sans doute, de compléter la richesse décorative, peut-être sur la pression des sculpteurs, mais certainement pas pour respecter une logique architecturale.

On sait que la pierre des chapiteaux, des colonnes, des arcs doubleaux et formerets, ainsi que de l'encadrement des baies, est extraite d'une carrière de Vilamacolum. Elle a été utilisée à un moment précis de la construction de l'église, jamais avant, jamais après (66). Voilà un indice chronologique précieux à partir duquel on peut déduire que la construction

de l'église, d'est en ouest, dans ses parties hautes, est uniforme, et que le voûtement de l'abside ne saurait être très éloigné dans le temps de celui de la nef.

La question est, maintenant, de comprendre à quoi correspondait la consécration de l'*ecclesia nova*, en octobre 1022, à laquelle fait allusion une lettre de l'abbé Pierre au pape Benoît VIII (67). On a fait remarquer le caractère conjoncturel de cette action liturgique, étape d'un plan destinée à faire cesser l'invasion du patrimoine de Sant Pere par de puissants seigneurs du voisinage (68). Il paraissait logique de conclure que cette consécration ne marquait pas l'achèvement de l'église, mais celle d'une partie du bâtiment ou d'un autel. Cette conclusion ne s'impose pas car il est bien question, dans le texte de la lettre, de la consécration d'une église nouvelle, *consecrationem novae ecclesiae Sancti Petri Rodensis*, et non pas d'un chantier. Nous estimons que cette cérémonie liturgique, hâtivement convoquée, s'est déroulée dans une église terminée. L'abbé Pierre qui l'a voulue a dû estimer qu'elle était nécessaire pour mobiliser l'attention de l'archevêque de Narbonne qui présidait, des évêques qui l'assistaient, ainsi que des féodaux qui soutenaient encore les intérêts de l'abbaye. Tous en appelèrent au pape pour le prier de menacer d'excommunication ceux qui spoliaient les biens du monastère. Il ne s'agissait pas de retrouver les moyens de financer un chantier terminé, mais de s'assurer la possibilité de poursuivre le programme de construction des bâtiments monastiques. Dans cette perspective, nous pensons que la donation faite en 1038 par Ingiberna de Copons, « *ad ipsa opera* » ne concerne pas l'œuvre de l'église, comme l'estimait M. Durliat, mais celle de l'ensemble claustral alors en cours d'édification (69).

J. Barachina, dans une étude bien argumentée, a montré le lien étroit que l'on pouvait établir entre la sculpture de la première porte de l'abbatiale et celle des ateliers roussillonnais ayant travaillé à Saint-Génis des Fontaines et Saint-André (70). Il conforte ainsi notre impression : l'église Sant Pere était terminée à la fin du premier quart du XI<sup>e</sup> siècle, au moment de la réalisation du décor sculpté de la porte occidentale.

Entreprise vers 980 par l'abbé Hildesind, la construction de l'église nouvelle de Rodes était achevée autour de 1020 par l'abbé Pere. C'est donc une église en état de fonctionner qui a été consacrée en octobre 1022. Le plan, conçu dès le départ, en fonction de la destination liturgique du monument, a été suivi sans modifications majeures, mais les maîtres d'œuvre ont su l'adapter, en tenant compte des contraintes financières qui apparurent en cours de réalisation. Il est probable que l'arrivée, au début du XI<sup>e</sup> siècle, de sculpteurs de grande qualité et expérimentés, a été déterminante dans le choix de la sculpture et de l'organisation du décor de la nef. À partir de ce moment, l'architecture de Sant Pere n'était plus tributaire de la tradition locale mais, vivifiée par des apports étrangers, elle participait à un mouvement artistique plus large marqué par l'avènement de l'art roman en Europe. Cette église reste cependant profondément originale et les solutions spécifiques qui ont été adoptées par les différents maîtres d'œuvre n'auront pas d'influence notable sur les développements ultérieurs de l'architecture romane, dans la région.

## NOTES



- 1 - Nous ne citerons ici que des travaux relativement récents ou vraiment contemporains. Signalons cependant, pour mémoire, l'œuvre de J. Puig Cadafalch, A. de Falguera, J. Goday, *L'arquitectura romànica a Catalunya*, III, segles XII i XIII, Barcelona, 1918. Plus tard, Subias i Galtier, *El Monestir de Sant Pere de Roda*, Barcelona, 1948 ; M. Durliat, « Le monastère de Saint-Pierre de Rodes », *Archeologia*, 128, 1979, p. 54-64 ; *idem*, *Existeix un art romànic català ? Reflexions sobre l'arquitectura del segle XI*, (Opera Minora), éd A. Ramon i M. Barbie, Barcelona, 1988 ; *idem*, « La Catalogne et le premier art roman », *Bulletin monumental*, 147, II, 1989, p 209-238 ; L. Zahn, *Die Klosterkirche Sant Pere de Roda. Studien zur Baugeschichte und Kuntsgeschichtlichen Stellung*, Berlin, 1976 ; *idem*, « El monestir de Sant Pere de Rodes. Aportacions al seu estudi », *Quaderns d'Estudis Medievals*, 11-14, Barcelona, 1987 ; J. Badia i Homs, « L'arquitectura medieval de l'Empordà », II B *Alt Empordà*, Diputació de Girona, 1981, p 81-114, 2 éd., 1985, 577-598 ; Divers auteurs, « Sant Pere de Rodes », *Catalunya romànica*, IX, *Empordà II* (Fundació Enciclopèdia Catalana), Barcelona, 1990 ; I. Lorés i Otzet, « L'église de Sant Pere de Rodes, un exemple de « renaissance » de l'architecture du XI<sup>e</sup> siècle en Catalogne », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXII, 2001, p. 21-39 ; *idem*, amb col·laboració de C. Mancho et S. Vidal, *El monestir de Sant Pere de Rodes*, Universitat Autònoma de Barcelona, 2002.
- 2 - M. Mataró, J. Burch, J. Llopart, A. M. Puig, F. Tió, G. Veyra, « Excavacions arqueològiques al monestir de Sant Pere de Rodes. Primers resultats », in *Tribuna d'arqueologia*, 1989-1990, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 1991, p 159-169 ; M. Mataró *et alii*, « Sant Pere de Rodes, les excavacions del 1990 al 1992 i les propostes del Pla Director », *Tribuna d'Arqueologia*, 1992-1993, p 138-156 ; L. Llinàs, Ll. Palahí, Sant Pere de Rodes. « Campaña d'excavació 24 maig - 27 juny 1994 », *Memòria d'excavació*, Barcelona, Servei d'Arqueologia de la Generalitat de Catalunya, 1994, p. 60 sq. ; J. Llinàs i Pol, « Sant Pere de Rodes, campanya d'excavació 18 de setembre, 10 de novembre de 1995 », *Memòria d'excavació*, Barcelona, Servei d'Arqueologia de la Generalitat de Catalunya ; J. Llinàs *et alii*, « Monestir de Sant Pere de Rodes, Campanyes de 1994 i 1995 », *Terceres Jornades d'Arq. de les comarques de Girona*, Santa Coloma de Farners, 1996, p 266-276 ; E. Riu i Barrera, « L'estudi arqueològic i la restauració de Sant Pere de Rodes », *Revista de Catalunya*, III, 1996, p. 55-90 ; J. A. Adell, E. Riu, « Sant Pere de Rodes », *Catalunya Romànica*, XXIII, Barcelona (Enciclopèdia Catalana), 1998, p. 148-156.
- 3 - J. Villanova, *Viaje literario a las iglesias de España*, XV, Madrid, 1821, p 250.
- 4 - P. de Marca, *Marca hispanica*, Appendix 79, col. 855-856, Paris, 1688, (reproduction de l'édition de Paris, Barcelone, 1998) Marca donne la date de 943. On retiendra plutôt celle du ms. de la collection Baluze, B.N. de Paris, 107, f°328, adoptée également par la *Catalunya romànica*, IX, op. cit. 1990.
- 5 - *Marca hispanica*, Appendix 83, col. 858-860 donne la date de 947. On retiendra plutôt celle de la Collection Baluze, 107, f° 427, la date de 948.
- 6 - Louis IV avait été placé sur le trône par le duc Hugues qui possédait, en fait, la réalité du pouvoir royal. En 945, il fit emprisonner Louis puis le remplaça sur le trône, l'année suivante. En 954, à la mort de Louis IV, son fils Lothaire fut désigné roi par le même duc. C'est peut-être pour s'assurer de l'autorité réelle du jeune souverain, que Tassi entreprit le voyage à Reims.
- 7 - A cette date, le pape Agapet accorde sa protection, au monastère de Cuxa, *Marca hispanica*, op. cit. Appendix. 87, col. 864-865 ; à l'évêque d'Urgell, *Marca Hispanica*, Ap. 88, col. 866-867 ; à l'abbé de Ripoll, *Marca Hispanica*, Ap. 88, col. 867-868.
- 8 - Fragment découvert en 1962 au cours de fouille dans l'abside. Déposé au Museu Arqueològic de Catalunya a Girona, n° inv. 11567. Voir à ce sujet, J. Badia i Homs, « Fragment de làpida sepulcral de Tassi », *Catalunya romànica*, IX, II, p. 735-736.
- 9 - G. Pujades, *Crónica universal del Principado de Cataluna escrita a principios del siglo XVII*, imp. J. Torner, 1831, v. VII, p. 41.

- 10 - *Marca hispanica, Liber quartus*, col. 397-398.
- 11 - A. Mundo, « Les inscriptions de Tassi i Hildesind de Sant Pere de Rodes segons Marca i J. Pujades », in *Homenage a J. Vicens Vives*, v. I, Barcelona, 1965, p. 293-307.
- 12 - *Lexicon latinitatis mediae aevi*, Corpus christianorum, Turnhout, 1975, article *aula*.
- 13 *Mediae latinitatis lexicon minus*, J. F. Niermeyer, Leiden, 1976.
- 14 - *Marca hispanica, Appendix 222*, col. 1081.
- 15 - L. N. d'Olwer, « L'escola poètica de Ripoll en els segles X-XIII », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 6, 1920, p. 3-84.
- 16 - A. Pladevall, « La llegenda i la història sobre els orígens del monestir », *Lambard. Estudis d'Art Medieval*, II, p. 19-30.
- 17 - A. Mundo, « Les inscriptions de Tassi », *op. cit.* 1965, p. 31.
- 18 - I. Lorès, « L'église de Sant Pere de Rodes », *op. cit.* 2001, p. 28.
- 19 - A. Mundo, « Les inscriptions », *op. cit.* 1965, a entrevu la possibilité de donner à *aula* le sens de monastère, mais il estime qu'en définitive, le sens le plus immédiat reste celui de église et c'est la raison pour laquelle il se posait la question de savoir de quelle église il pouvait bien s'agir.
- 20 - L. N. d'Olwer, « L'escola poètica de Ripoll », *op. cit.* ; I. Lorès, « L'église de Sant Pere de Rodes », *Les cahiers de Saint Michel de Cuxa*, XXXII, 2001, p. 27-28, a bien montré cette dualité de sens.
- 21 - *Marca hispanica, Appendix*, col. 1034-1035.
- 22 - *idem, Marca hispanica, Appendix 222*, col. 1074.
- 23 - A. Bonnery, « Le chevet de Saint-Michel de Cuxa. Nouvelles propositions », *Études roussillonnaises*, XVIII, 2000-2001, p. 97-106.
- 24 - Dans son testament rédigé en 879, Protasius indique que la jeune communauté de Cuxa possédait 50 moines, *Marca Hispanica, Appendix 34*, col. 804-806.
- 25 - *Marca Hispanica, Appendix 79*, col. 855-856.
- 26 - *Marca Hispanica, Appendix 85*, col. 862.
- 27 - *Marca Hispanica, Appendix 83*, col. 858-860.
- 28 - *Marca Hispanica, Appendix 116*, col. 903-906.
- 29 - *Marca Hispanica, Appendix 117*, col. 906-908.
- 30 - *Marca Hispanica, Appendix 125*, col. 921-922.
- 31 - « *Et si quis, causa orationis ad nostram sedem apostolicam pervenire non potuerit, summo studio illum locum (Rodensem) venerare concedimus ei* », *op. cit.*, col. 922.
- 32 - *Marca Hispanica, Appendix 130*, col. 927-929.
- 33 - Pour l'abondante bibliographie de ces églises, nous renvoyons aux articles qui les concernent, dans *Catalunya romànica*, (Enciclopèdia Catalana)
- 34 - J. A. Adell et E. Riu, « Sant Pere de Rodes », *op. cit.*, 1998, p.152, expriment la même opinion. L'emplacement de ces tombes ne pose aucun problème chronologique dans la mesure où l'église a été commencée dans les années 980, comme nous le verrons. Tassi était mort depuis 955 et Hildesind, alors abbé et évêque a pu prévoir l'emplacement de son tombeau dans lequel il sera déposé, probablement à sa mort en 991, (si le chevet était terminé, ce qui est vraisemblable) et celui de son père dans lequel la dépouille fut transférée, dès que la construction du chevet fut terminée. L'épithète de Tassi a été naturellement rédigée avant la mort d'Hildesind, dans la mesure où il en est l'auteur. 991 pourrait donc marquer le *terminus ad quem* de la construction du chevet de l'abbatiale et probablement aussi du transept. Le voûtement du transept à une date aussi ancienne ne saurait être étonnant. On estime en effet que l'abbaye de Banyoles consacrée en 957 possédait une voûte. Voir *Catalunya Romànica V, Empordà II*, 1991, p. 394. Nous croyons qu'il en allait de même pour le transept de Saint-Michel de Cuxa construit entre 956 et 974.



35 – De cette petite église, seule subsiste l'abside. L'extension de la nef vers l'ouest a été déduite à partir de l'absence (à l'intérieur) de tombes qui entouraient l'édifice. J. Llinàs, Ll. Palahí, « Sant Pere de Rodes, *op. cit.* 1994, p. 60-62. Sur le lien possible entre cette petite église et la *cella* du temps de l'abbé Atala, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, A. Bonnery, « L'abbaye de Saint-Polycarpe et les origines de Saint Pierre de Rodes », *Mémoires de l'Académie des Arts et des Sciences*, 5<sup>e</sup> série, t. VIII, Carcassonne, 2001, p. 280-299.

36 - Dès l'époque paléochrétienne on entend par relique, non pas nécessairement un fragment du corps, mais de la terre prélevée près de la tombe ou encore des *brandea*, morceaux de tissus entrés en contact avec les corps saint dont ils ont capté un peu de la *virtus*. Sur le sujet, V. Saxer, *Morts, martyrs et reliques* en Afrique, Beauchesne, Paris 1980

37 - Sur les légendes relatives aux origines du monastère, on se reportera à G. Pujades, *op. cit.* *Crònica universal*, VIII, 1831 et aux commentaires de J. Badia, *op. cit.*, « L'arquitectura », 1981, p. 49-52. ainsi que A. Pladevall, *op. cit.*, « La llegenda », 1986, p. 19 sq. Voir également « Origen del monestir de Sant Pere de Roda, llegenda i història », *Ier Col·loqui d'història del monaquisme català, Actes del Col·loqui de Santes Creus, 1*, 1967, p. 209-226.

38 – Lors des sondages dans l'abside, en 1962, M. Oliva a trouvé un fragment de marbre qui pourrait être un morceau de l'autel primitif. Il est conservé au Museu Arqueològic de Catalunya à Girona, inv. 11566. Le voyageur F. Zamora, au XVIII<sup>e</sup> siècle, écrit, à propos de l'autel qu'il a vu : « es una piedra de mármol de gran tamaño ». F. Zamora, *Diario de los viajes hechos en Cataluna*, ed. Ramon Boixareu, Barcelona, 1973, p. 345. Dans la mesure où la crypte de Rodes s'inspire de celle qui a été faite par le pape Grégoire le Grand à Saint-Pierre de Rome, l'autel majeur devait être au-dessus des reliques de l'apôtre. Voir L. Bianchi, « San Pietro in Vaticano », *Le chiese paleocristiane di Roma, i luoghi di culto nell'Urbe, dal I al VII secolo*, Elio de Rosa editore, Roma, 1999, p. 101-103. A. Grabar, *Martyrium, recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, t. I, Paris, 1872 p. 474-477. Il en allait de même à Saint-Paul-hors-les-Murs, bien qu'il n'y ait pas de crypte, dans la grande basilique voulue par les empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius (rescrit impérial de 384-385), terminée au temps d'Honorius vers 400. Voir « *Le chiese, op. cit.* 1999, p.106-111. En fait, toutes les églises à crypte romaines ont conservé la tradition de l'autel au-dessus des reliques. Cette tradition remonte à l'époque paléochrétienne où il arrivait que l'on célébrait le culte eucharistique sur les tombes des martyrs. Ph. Pergola, *Le catacombe romane, storia e topografia*, Roma, 1997 ; V. Flocchi Nicoli, *Strutture funerarie ed edifici di culto di Roma, del secolo III al VI*, Citta del Vaticano, 2001.

39 – D'après la légende (note 37), les reliques de Pierre auraient été cachées dans la grotte où l'apôtre Paul de Narbonne aurait vécu en ermite. Nous ne pensons pas que cette légende soit antérieure à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. En effet, c'est l'époque où l'Eglise narbonnaise s'efforçait de maintenir sa primatie sur les évêchés du sud des Pyrénées. Elle prétend alors que le premier évêque de Narbonne auquel elle donne pour la première fois le nom de « Paul-Serge », *Sergius Paulus*, disciple de l'apôtre Paul, aurait évangélisé l'Espagne en sa compagnie, avant d'aller à Narbonne. Cette légende dont on perçoit les prémices en 1080 est forgée durant l'hiver 1090-1091. Voir « La Vita sancti Theodardi et la légende de saint Paul Serge », E. Griffe, *Histoire religieuse des anciens Pays de l'Aude*, Paris, éd Picard, 1933, p. 252-263. C'est précisément l'époque où le pape Urbain II, accorde le privilège du grand jubilé de la Sainte Croix à Rodes.

40 – J. Duran Porta, « Les cryptes monumentales dans la Catalogne d'Oliba », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XL, 2009, p. 329, a bien vu des ressemblances entre les cryptes de Rodes et de Saint-Pierre au Vatican. Toutefois, son hypothèse concernant la disposition des reliques de l'apôtre dans l'absidiole orientale de la crypte ne paraît pas vraisemblable, non plus que la vénération en ce lieu, de l'image de Marie, surtout à la fin du X<sup>e</sup> siècle.



Le petit mausolée dit de « Gaius » qui recouvrait la tombe de l'apôtre avait été enfermé au IV<sup>e</sup> siècle dans un grand coffre fait de plaques de porphyre, sur ordre de Constantin. Il a été retrouvé par les fouilles sous Saint-Pierre. V. Fiocchi, op. cit, 2001, p. 123 sq ; C. Bavoillot, *Une tombe sur la colline vaticane*, Paris, Fayard, 1995. À Rome les pèlerins approchaient de ce coffre et non de la tombe, comme à Rodes, certainement ils ne voyaient pas les reliques mais, comme nous le supposons, seulement l'abside qui tenait lieu de confession.

41 – C. Heitz, *La France pré-romane. Archéologie et architecture religieuse, du IV<sup>e</sup> siècle à l'An mille*, Paris, 1987, 3 « Le temps des cryptes », p. 178-190. C. Sapin, « Cryptes et sanctuaires », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 34, 2005, p. 60 sq.

42 – Voir note 37.

43 – Catalunya romànica IX, II, p. 671. P. Marca dans son *Marca Hispanica* ne reproduit pas cette bulle. Certains pensent que la célébration du jubilé pourrait être plus tardive.

44 Tout près de Rodes, le Cap Creus (Cap de la Creu) et la Vall de la Creu, sont les témoins toponymiques de la vénération de la croix. L'église voisine de Santa Creu ou Sainte-Hélène, par son patronage, renvoie également au culte de la croix. Or, cette église date du X<sup>e</sup> siècle, elle est donc contemporaine de l'abbatiale Sant Pere.

45 - R. Bavoillot, « Les avatars du corps de Guilhem et le culte du fondateur de Gellone », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXIX, 1998, p. 189-217.

46 - A Rodes, il n'y a pas de chapelles rayonnantes comme dans les églises romanes ou gothiques à déambulatoires. L'origine du déambulatoire pourrait être recherchée en Italie du Nord. Il apparaît pour la première fois, semble-t-il, dans la cathédrale d'Ivrée, sans chapelles rayonnantes, entre 969 et 1002, c'est-à-dire au moment où l'on construit l'abbatiale de Rodes. Il n'y a certainement pas d'influence réciproque. Un couloir annulaire autour du presbyterium a également été édifié à la fin du X<sup>e</sup> siècle dans l'église Saint-Etienne de Vérone, mais c'est à l'intérieur d'une abside paléochrétienne. Il ne faut pas oublier que l'ancêtre du déambulatoire existait déjà dans les basiliques martyriales cirquiformes romaines, Sainte-Agnès, Saint-Sébastien, Saint-Pierre et Marcelin *ad duas lauros*, Saint-Laurent.

47 - J.A. Adell, E. Riu, « Sant Pere de Rodes », op. cit. 1998, p. 154 sq, datent la construction du déambulatoire supérieur de la fin du XI<sup>e</sup> siècle.

48 - M Torelli, « Le basiliche circiformi di Roma : iconografia, funzione, simbolo », sous la direction de G. Sena et E. A. Arslan, *Atti del convegno archeologico Milano capitale del Imperio romano*, 8 – 11 mars 1990, Milan, 1992, p. 203-217 ; E. La Rocca « Le basiliche paleocristiane a « deambulatorio » e la sopravvivenza del culto eroico ». *Aurea Roma. Della città pagana alla città cristiana*. Roma 2000, p. 204-220. Le déambulatoire est un élément souvent présent dans les mausolées païens. Pour R. Krautheimer, *Architettura paleocristiana e bizantina*, Turin, 1986, le plan des basiliques cimétériales reprend la planimétrie du cirque antique associée aux jardins dans les *villae* romaines, les *circi deambulationes*.

49 – Nous nous sommes posé la même question à propos des couloirs construits par l'abbé Oliba à Cuxa, de part et d'autre de l'abside préromane, vers 1010-1020. A. Bonnery, « Le chevet de Saint-Michel de Cuxa, Nouvelles propositions », *Etudes roussillonnaises*, t. XVIII, 2000-2001, p. 97-106.

50 – Résumé de la question dans *Catalunya romànica*, IX, op. cit., p. 694-696.

51 – M Durliat, *Existeix un art romànic català ? 1988*, p. 45 et « La Catalogne et le premier art roman, 1989, p. 218.

52 – L. Zahn, *Die Klosterkirche*, op. cit. 1976.

53 – J. Badia i Homs, *Catalunya romànica*, op. cit. p. 696

54 – C. Heitz, *La France pré-romane*, op. cit. 1987, p. 37-40 ; G Gaillard, *Etudes d'art roman*, Paris, 1972, p. 411-415.



- 55 – Sur le sujet, voir Catalunya romànica, IX, op.cit., p. 703-709, avec bibliographie exhaustive. Pour les chapiteaux corinthiens du Midi de la France, V. Lassalle « Les chapiteaux corinthiens de Sant Pere de Rodes et leurs semblables ou dérivés du Roussillon et du Languedoc », *Actes du 67° Congrès de la F.H.L. M.R, Bulletin de la Société agricole scientifique et littéraire des Pyrénées Orientales*, Perpignan, 1995, p. 381-409.
- 56 - J.C. Fau, *Les origines du chapiteau roman à entrelacs et la zone de diffusion du thème dans le Sud-Ouest de la France*, Univ. De Toulouse, 1971, p. 101-11 ; *idem*, « Un décor original d'entrelacs épanouis en palmettes sur les chapiteaux romans de l'ancienne Septimanie », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, IX, 1978, p. 129-140.
- 57 - M. Durliat a varié sur la chronologie des chapiteaux de Rodes. Il suit J. C. Fau dans ses derniers travaux sur l'abbatiale. *Existeix un art romànic català ?*, 1988, p. 32-33.
- 58 – Nous pensons aux plaques de chancel de l'autel placé à gauche dans l'abside de Saint-Polycarpe du Razès, dont le décor est formé de réseaux triphytes d'entrelacs qui s'épanouissent en inflorescences qu'il faudrait
- 59 – Sous la direction de C. Sapin, *Stucs et décors, de la fin de l'Antiquité au Moyen Age*, Actes du Colloque de Poitiers, 2004, Turnhout, 2006 ; F. Herber-Sufrin, « Notices sur les stucs de Germigny-des-Près, Le stuc, visage oublié de l'art médiéval », *Catalogue de l'exposition du Musée Sainte-Croix de Poitiers*, Paris, 2004, p. 170-175.
- 60 – J. Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, 1987, p. 75-99 ; J. C. Fau, *Les origines du chapiteau*, op. cit. 1971.
- 61 – M. Vieillard-Troïekoureff, « Germigny-des-Près, l'oratoire privé de l'abbé Théodulphe », *Les dossiers de l'archéologie*, 30, 1978, p. 40-50.
- 62 – A.M. Pêcheur, *L'église Saint-Pierre de Nant et sculpture du XI° siècle dans le Midi de la France*, thèse sous la direction d'E. Vergnolle, Besançon, 1993.
- 63– Ce thème est notamment développé par P. Bonnassie, dans *La Catalogne du milieu du X°) la fin du XI° siècle : croissance et mutations d'une société*, 2 vol. Toulouse, 1975, 1976. Traduction catalane, *Catalunya, mil anys enrere*, 2 vol. Barcelona, 1979, 1981.
- 64 - R. Colardelle, « Saint-Laurent de Grenoble », dans *Les premiers monuments chrétiens de France, t. I, Sud-Est*, sous la direction de N. Duval, p. 239-244.
- 65 – Ces difficultés sont clairement exprimées dans la lettre de l'abbé Pierre au pape Benoît VIII, datée du mois de décembre 1022, *Marca hispanica, Appendix*, col. 1034-1035.
- 66 – E. Riu Barrera, « L'estudi arqueològic i la restauració de Sant Pere de Rodes », *Revista de Catalunya*, III, 1996, p. 61-64.
- 67 - *Marca hispanica, Appendix*, col. 1034-1035.
- 68 - Le premier, semble-t-il, à avoir formulé cette idée, est J. Bousquet, « La dédicace des églises et ses rapports avec la construction : l'exemple d'Oliba », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, II, 1972, p. 51-71.
- 69 - Contrairement à ce qu'écrit M. Durliat, *Existeix un art romànic ?* 1988, p. 33 et « La Catalogne et le premier art roman, 1989, p. 214. Nous le rejoignons plutôt dans l'opinion qu'il exprimait dans son article sur « Les débuts de la sculpture romane dans le Midi de la France et en Espagne » dans *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, IX, 1978, p. 105 «Les évidences stylistiques ne permettent cependant pas de repousser au-delà du second quart du XI° siècle l'ensemble des chapiteaux de Sant Père de Rodes, aussi bien ceux qui dérivent du corinthien que ceux qui se dédient à l'entrelacs. »
- 70 - J. Barrachina Navarro, « Las portadas de la iglesia de Sant Pere de Rodes », *Locus amoenus*, 4, 1998-1999, p. 9-13.